

## Ida MEUNIER et Iona RABINOVITCH

### Les destins croisés d'une Bugeacoise et d'un Juif russe au XX<sup>ème</sup> siècle

#### L'enfance de Iona Rabinovitch en Russie, à Saratov



*Les trois sœurs aînées de Iona Rabinovitch à Baranovitch, en 1938. De gauche à droite : Léa Torczynski, Dina Rabinovitch, Clara Brandel et sa fille Rebecca (collection Michel Rabinovitch)*

Iona est né en Russie à Saratov, ville sur la Volga, le 13 mars 1903 du calendrier julien, c'est-à-dire le 31 mars du calendrier grégorien, de Samuel Moïche (Schmouel) et Fania Dvora (Feige Dvoïra sont ses deux prénoms ; tous les Juifs avaient un double prénom : en russe pour l'Etat civil, et en Yiddish pour la famille), tous deux nés vers 1877. Son père était président-directeur général de la société Kavkazka Volskaïa Opchesvo, spécialisée dans le raffinage du pétrole brut pour obtenir des huiles lourdes. Saratov était située dans une zone en principe interdite aux Juifs, mais en pratique, il y vivait tout de même une importante communauté.

Iona avait quatre sœurs : Dina, née en 1897, Clara (Haya) 1899, Léa (Lyalke) 1901 et Genia (Hene) 1907, toutes nées à Saratov.

Un recensement indique que, en 1897, il y avait plus de 5 000 000 de Juifs vivant dans l'Empire russe (on rappelle qu'il s'agit de la Grande Russie, qui comprend la Pologne, l'Ukraine, la Biélorussie et les pays baltes). Il est à noter que, dans ses souvenirs, publiés en 1991 sous le titre : « Images de la Révolution : Russie-Pologne, 1917-1927, journal d'un étudiant », Iona rapporte qu'il n'a pas été le témoin de persécutions antisémites dans la région de Saratov ; ces persécutions, avec des ghettos, des pogroms, en Ukraine, en Biélorussie, il en prend connaissance à travers les récits de Lévine, un camarade juif réfugié à Saratov, venu de l'Ouest de la Russie) : « Lévine m'oblige à réfléchir. (...) J'apprends l'existence de ghettos où sont parqués les Juifs dans les villes d'Ukraine et de Russie Blanche. J'apprends que ceux-ci y ont été massacrés sans merci par les Russes. Les Russes ? Impossible ! Ou alors ce ne sont pas les mêmes ! Je ne vois vraiment pas mes camarades se prêter à une telle ignominie !... ».

Iona a été scolarisé dans un *gymnasium* de l'Etat où l'on entonnait tous les matins le *Boje Tsara Krani* (Dieu protège le Tsar). Il avait appris à jouer du violon et du piano avec un professeur et avait complété cet enseignement au Conservatoire de musique de Saratov (qui existe encore). Bien que sa langue de culture fût le russe, il parlait et écrivait couramment le yiddish et l'allemand, lisait et écrivait l'hébreu, et se débrouillait tant bien que mal en

français. En ce temps-là, l'anglais n'était ni une langue de culture ni une langue de communication en Russie.

Avant la Révolution russe, la famille de Iona était très à l'aise, presque riche. Le petit *barine*, comme disaient les domestiques, possédait un cheval ; sa mère allait « aux eaux » à l'étranger.

Iona avait 14 ans en 1917. Avec la Révolution, le Tsar fut renversé. Un gouvernement provisoire avec Kerenski à sa tête fut établi pendant quelques mois, puis, fin octobre (calendrier julien) éclata une insurrection. Lénine et Trotski prirent le pouvoir. La famille Rabinovitch perdit à peu près tout : usine, maison, compte en banque, et le peu qui subsistait a été progressivement vendu pour survivre. En 1920-21 une terrible famine éclata dans la région de la Volga. Iona racontait qu'à cette époque il avait toujours faim. La famille, arguant d'origines polonaises, obtint avec difficulté le droit d'émigrer.

### **L'adolescence de Iona Rabinovitch en Pologne, à Baranovitch**



*Baranovitch, 1938, Iona avec ses parents, et ses enfants, près de la maison de la famille Rabinovitch à Baranovitch. Assis au premier plan : Fania Rabinovitch, Michel son petit-fils, Samuel son mari. Debout au second plan : Iona Rabinovitch avec Marguerite (Miguette) sur ses genoux (collection Michel Rabinovitch)*

En 1922, la famille Rabinovitch alla s'établir à Baranovitch, alors en Pologne, près de la frontière avec la Russie et actuellement en Biélorussie. Pour aider la famille à survivre, Iona pratiqua plusieurs petits travaux : il enseigna la musique à Vilno (Vilnius) dans une petite école juive, et devint directeur d'études dans une autre école. Il effectua son service militaire dans l'armée polonaise en 1926, et c'est là que ses dons de cavalier furent utiles, car il fut versé dans la cavalerie, chez les Uhlans.

Après son service, il décida, vu le *numerus clausus* dans les universités polonaises, de partir faire des études supérieures en France en 1930. Il s'inscrivit à la Faculté des Sciences de Bordeaux, mais, n'en supportant pas l'atmosphère, trop bourgeoise à son gré, il obtint son admission à l'Ecole du Génie Civil de Paris. Il devint ingénieur chimiste en 1934 et a été naturalisé français la même année.

Ses sœurs vont également poursuivre des études supérieures, Léa en médecine et Clara en pharmacie. Génia viendra étudier à Paris pour devenir dentiste. Hélas, elle ira s'établir à Prague.

## Les familles Meunier et Gorse en Corrèze, à Meymac, à Viam



*La Chapelle, près de Viam, avec, assis sous le perron de La Chapelle, Charles Gorse, qui a tenu l'auberge du lieu (collection Michel Rabinovitch)*

Ida et toute sa famille sont originaires de la Corrèze ; on se déplaçait peu il y a un siècle, et la famille n'a pas dépassé un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Bugeat : les Meunier sont originaires du Breuil, près de Meymac, la grand-mère d'Ida, Mme Ida Champeaux, de Felletin ; la famille Gorse était de Treignac avant qu'une branche ne s'établisse à la Chapelle, sur la commune de Viam, vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Antoine Hubert Meunier, son père, est né à Meymac en 1881, et décédé en 1967 à Champigny, près de Paris. Il était d'une famille paysanne pauvre, son père François étant un petit cultivateur, avec quatre vaches et une dizaine d'hectares, mais relativement cultivé puisqu'il lisait Victor Hugo qui était son idole, et composait des vers ! Il a pris soin de l'éducation de ses deux fils, Antoine et Jacques, qui faisaient à pied 10 km par jour pour aller et revenir de l'école religieuse de Meymac. Après son certificat d'études, Antoine fut admis à l'Ecole Normale des instituteurs de Tulle. Il y rencontra sa future épouse Marguerite Marie Gorse, née en 1881, la même année que lui, à La Chapelle, commune de Viam.

Le frère aîné de Marguerite, Pierre Gorse, était né en 1878, et sa cadette, Marie-Louise, en 1883, toujours à Viam. Son père, Charles Gorse, également né à Viam en 1849, est mort en 1943. Il était aubergiste à La Chapelle et possédait une dizaine d'hectares de terres en grande partie près du cimetière de Viam, au lieu-dit Les Horclos (sans doute du latin *hortus conclusus*, jardin clos). Son épouse, Ida Catherine Julie Champeaux, née en 1854, est décédée accidentellement en 1892 à Viam. On peut noter ici les souvenirs de cette famille des « aubergistes » de La Chapelle de Viam, souvenirs rapportés par Jacques Dauphin dans l'ouvrage « *Histoire et histoires de Viam* » publié sous la direction de Bernard Bouche par l'association « *Les Gens de Viam* » ; ces souvenirs concernent les grands-parents maternels d'Ida Meunier : « *Charles Gorse, le dernier aubergiste, préférait la chasse, courir les servantes, boire un verre avec le curé, à la gestion quotidienne de l'auberge, qui était surtout assurée par sa mère dite « Bonne maman », une femme travailleuse (on ne sait pratiquement rien sur la mère de Charles Gorse à part ce renseignement). Une note beaucoup plus dramatique est également rapportée : « L'épouse de Charles, Ida Champeaux, s'est un jour noyée dans la Vézère. »* Sa fille Marguerite, qui l'adorait, a toujours prétendu que c'était un suicide.

## Les parents d'Ida Meunier en Corrèze, à Viam, à Bugeat, à Pradines



*Tulle, Ecole Normale des institutrices, vers 1900. La future mère d'Ida, Marguerite Gorse, est la 4<sup>ème</sup> étudiante vers la gauche au 1<sup>er</sup> rang (collection Michel Rabinovitch)*

Antoine et Marguerite se marièrent à Viam en 1905. Ce fut un mariage civil. Tous deux furent nommés instituteurs à Bugeat et dès la rentrée 1905 enseignèrent dans l'ancienne maison d'école de Bugeat, la *Maison Faure*. On a dit qu'Antoine était assez coléreux, et qu'il lui arrivait de tirer un peu fort les oreilles des gamins indisciplinés ! En 1906, il était l'adjoint du Directeur, M. Chassaing. Ida Charlotte Gabrielle Meunier est née le 25 mai 1907 à Bugeat.

En 1911 le couple a été nommé à Pradines, proche de Bugeat, et c'est Mme Lacourie, nommée institutrice-adjointe, qui a remplacé Marguerite. L'année suivante naquit sa seconde fille, Andrée. Puis vint la guerre. Son mari étant au front, elle est restée seule institutrice à Pradines. En plus de son métier, elle exerçait, faute d'hommes, tous mobilisés, la fonction de maire. Elle aurait même célébré des mariages !

Cette guerre, Antoine ne l'attendait pas. Le jour de la déclaration de la guerre, discutant avec un voisin, il la disait impossible car, pensait-il, la perfection des armements causerait trop de victimes. A ce moment, le tocsin se mit à sonner, apportant un démenti formel à ce dernier idéaliste.

Antoine a passé la guerre dans les tranchées. Il a été grièvement blessé en 1914 à la bataille de la Marne, puis a connu les tranchées de la Somme. En 1919, il a passé le concours de l'Inspektorat des écoles primaires et a été nommé en attente de poste instituteur à Eygurande, puis inspecteur à Briançon en 1921.

## Enfance et adolescence d'Ida Meunier à Pradines, puis Briançon, et Grenoble



*Pradines, Corrèze, carte postale ancienne (collection Josiane Gandois)*

Ida a commencé sa scolarité à Pradines, sa mère étant son institutrice. Comme elle était encore trop jeune, Marguerite l'a casée au fond de la classe, lui a donné quelques bricoles pour qu'elle puisse s'amuser et lui a dit d'être très sage pendant qu'elle enseignait aux autres enfants. Et un beau jour, sa mère s'est aperçue qu'Ida savait lire ! Comme elle s'ennuyait, elle avait appris avec les autres enfants !

Elle fit toute sa scolarité primaire à Pradines, et, après une année à Eygurande, lorsque son père fut nommé à Briançon elle alla au lycée (aujourd'hui on dirait « collège ») de cette ville. A la fin de la troisième, elle dut partir en pension à Grenoble car le collège de Briançon ne dépassait pas cette classe, et décrocha brillamment son baccalauréat. Ses capacités lui permettaient d'étudier aussi bien les Lettres que les Sciences. Elle consulta son oncle Jacques Meunier, qui lui conseilla d'entreprendre les études de Pharmacie. Elle s'informa sur les études, et, le programme lui convenant, s'inscrivit à la Faculté de Pharmacie à Paris.

### Les études d'Ida et son mariage



*Prague, 1938, avec, à droite au bord de la photo, dans une rue, la plus jeune sœur de Iona Rabinovitch, Genia, qui était présente au mariage de son frère, à Paris, le 29 mars 1932 (collection Michel Rabinovitch)*

La capitale fut pour Ida un éblouissement. Elle logeait à la Maison des Etudiantes, Boulevard Raspail, et la Faculté se trouvait entre l'avenue de l'Observatoire et le jardin du Luxembourg. Trouvant que les études de Pharmacie lui laissaient trop de temps libre, elle s'inscrivit en plus à un certificat de Chimie à la Sorbonne. Ainsi, elle était, à vingt ans, plongée dans l'atmosphère exaltante du Montparnasse de la fin des années vingt, et dans celle du Quartier Latin, plus littéraire et plus amusante. Malgré toutes ces distractions, Ida reçut le diplôme de Pharmacienne ainsi que le certificat de Chimie sans le moindre problème.

Elle connut Iona sur un banc de la Fontaine de Médicis, dans le jardin du Luxembourg et décida de se marier, en 1932, malgré l'opposition de toute la famille. Ses parents étaient très inquiets à l'idée d'avoir pour gendre un jeune homme sorti des ténèbres de l'Europe orientale. Pourtant, à ce que l'on sait, le fait qu'il ait été Juif n'entra jamais en ligne de compte. En effet, le climat intellectuel dans lequel a grandi Ida Meunier, en Haute-Corrèze, on peut en découvrir l'un des aspects dans l'ouvrage qu'elle a publié en 1987, « *Le psychisme, une énergie fondamentale. Les bases du psychisme* » : « ... mon éducation n'avait jamais

*comporté aucun élément religieux. Mon père, mon grand-père, étaient des athées convaincus. La notion de Dieu était pour eux une fable pour enfants. Ceux qui y croyaient étaient simplement sous-évolués. La notion de bien et de mal était intuitive et révélait simplement la dignité humaine. L'homme seul pouvait et devait en décider. »*

Aussi, cet ostracisme de la part des parents d'Ida ne dura-t-il pas, et Iona eut toujours avec ses beaux-parents les meilleures relations.

Après avoir travaillé pour les Laboratoires des Boules Quiès de M. Lepaute (qui ne connaît ses horloges qui ornèrent longtemps places et gares !), ils quittèrent Paris et travaillèrent à Villeparisis. Ida s'ennuyait fort de la capitale, et la famille revint à Paris. Ils achetèrent une pharmacie rue Mouffetard.

En juillet 1938, Ida et Iona avec leurs enfants Michel, né en 1933 et Marguerite (dite Miguette) née en 1937 allèrent rendre visite à leur famille de Baranovitch. Ils ne furent pas tranquilles longtemps : le 3 septembre 1939, la guerre éclata.

### **Les années de refuge : la maison de La Chapelle, près du bourg de Viam**



*Viam, vers 1940, le village avant la mise en eau du lac de barrage, carte postale semi-moderne (collection Michel Rabinovitch)*

Après la défaite des troupes françaises en juin 1940, de nombreux français, de nombreux étrangers, vivant en France, en zone « libre », ou en zone « occupée », vont être menacés ; c'est le cas des opposants politiques à l'occupant allemand et au gouvernement de Vichy ; c'est également le cas des Juifs de nationalité française ou naturalisés (comme Iona Rabinovitch) ou encore de nationalité étrangère. De fait, Iona, Juif naturalisé, Ida, convertie au judaïsme, et leurs enfants, sont en danger.

Des lois d'exclusion visant tous les Juifs sont mises en place dès l'automne 1940 (loi du 4 octobre 1940 prévoyant, entre autres, l'internement des Juifs étrangers ou naturalisés depuis peu) ; le gouvernement de Vichy durcira sa politique antisémite avec de nouvelles lois d'exclusion (comme la loi du 2 juin 1941 autorisant l'internement administratif des Juifs de nationalité française) ; ainsi, aucune personne juive vivant en France (et cela comprend aussi les Juifs convertis), ou qui, non-juive, a un ou plusieurs parents juifs, ne sera à l'abri des persécutions, des arrestations, des déportations, des assassinats dans les camps de la mort.

Comme on le sait, la guerre fut courte et violente. Iona, comme plus d'un million de soldats, fut fait prisonnier de guerre. Il ne tarda pas à s'évader avec l'aide du mari de Marie-Louise, sœur de Mme Meunier, et rejoignit sa femme et ses enfants à Moulins (Allier), où Antoine Meunier avait été nommé inspecteur.

Moulins était situé sur la « ligne de démarcation » entre la France occupée et la France de Vichy. Iona avait bien saisi les intentions des Allemands envers les Juifs et ne tenait pas à rester en France occupée. Ida, Iona et ses enfants traversèrent l'Allier, qui formait la limite interdite, en barque avec l'aide d'un passeur, puis Antoine alla les prendre en voiture à La Madeleine, faubourg en zone « libre », sans problème car, en tant qu'inspecteur des écoles, il avait obtenu un *Ausweis* lui donnant le droit de traverser les contrôles allemands sur le Pont de Régemortes. Et après un voyage dont les seules difficultés furent de se procurer de l'essence, ils se retrouvèrent tous à La Chapelle. Il était temps : dès le 27 septembre, les autorités allemandes promulguèrent le recensement obligatoire des Juifs en zone occupée. En zone « libre », les Juifs français ne furent persécutés, du moins en théorie, qu'après novembre 1942 et son occupation par les Allemands.

La maison de La Chapelle a été construite par Pierre Gorse en 1868, comme en témoigne la date gravée au-dessus de la porte d'entrée, pour en faire une auberge et un relais de poste. Son fils Charles Gorse, y vivait encore en 1940. Elle fut très prospère jusqu'à l'achèvement de la ligne de chemin de fer Limoges-Ussel en 1883. Les revenus ont décliné par la suite, n'étant plus alimentés que par une clientèle de chasseurs, pêcheurs, et d'éventuels repas de fête. Une petite métairie avec étable et basse-cour, plus ancienne d'une vingtaine d'années que l'auberge, se trouve en face. Elle était louée à un fermier, M. Lissajoux. Lorsque la famille Rabinovitch y a trouvé refuge, l'auberge avait fermé depuis de nombreuses années. Son enseigne, retrouvée au grenier, peu lisible, rappelle toujours ce passé déjà lointain.

A 92 ans, M. Gorse, tout courbé, chauve, avec une grande moustache à la gauloise, occupait seul cette grande maison, son aide-ménagère étant décédée un ou deux ans auparavant. Il vivait essentiellement dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui avait été la salle de l'auberge. Il y a là une vaste cheminée qui, lorsque le feu est allumé, remplit la pièce de fumée âcre car le tirage n'est pas fameux. La pièce n'était donc chauffée, plus ou moins bien, que par une grande cuisinière noire qui servait aussi à préparer les repas. La chambre à coucher de M. Gorse se trouvait au premier étage, avec un grand lit de bois, une énorme armoire, et, contre le mur, une grande horloge où, sur le balancier de cuivre, des enfants se balançaient sur une poutre.

La maison a belle apparence, avec sa façade de blocs de granite en grand appareil. Mais là s'arrête le luxe : les trois autres murs n'ont été montés qu'avec des moellons irréguliers plus petits. L'intérieur avait visiblement été aménagé au meilleur marché avec ses planchers de lattes non rabotées posées directement sur les poutres. Dans la grande salle ces planches étaient usées à un tel point que des trous la mettaient en communication directe avec l'ancienne écurie située au-dessous. On avait cloué maladroitement des tôles sur ces trous pour éviter les accidents. Les fenêtres ferment simplement avec une barre de bois. Le lieu d'aisance était dehors, représenté par une simple guérite avec un trou dans le plancher. La salle de bains ? Quelle salle de bains ? Dans chaque chambre, une cuvette avec un broc d'eau était bien suffisante pour se débarbouiller le matin. D'ailleurs, la maison ne disposait pas de l'eau courante. L'eau était fournie par un puits adossé à la métairie, de l'autre côté de la route, très fraîche certes, mais le puits étant situé à quelques mètres d'un vaste tas de fumier, on pouvait douter de son hygiène. Rassurez-vous : c'était le cas de la plupart des fermes de la Haute-Corrèze, et on n'a pas eu vent que leur eau ait jamais rendu malade ! Il y avait tout de même un élément à La Chapelle qui rappelait que l'on était au XX<sup>ème</sup> siècle : on s'éclairait à l'électricité.

## Les années de refuge : en route vers l'école du bourg de Viam



Viam, Mairie et Ecole (collection Yves Orliange)

L'environnement de la maison de La Chapelle a beaucoup changé depuis les années 40. D'abord, la Route Nationale (devenue depuis une route départementale) ne passe plus devant l'ancienne auberge, mais derrière la métairie. A part la route nationale, aucune des routes secondaires n'était goudronnée, aussi bien vers Toy-Viam que dans la descente de Viam. Pierreuses, pleines de trous, elles scintillaient de tous leurs micras au soleil.

Au flanc de la maison de La Chapelle, il y avait un pré, petit, mais bien entretenu, traversé par un ruisseau qui passait sous la route de Toy-Viam, puis sous la route nationale, pour continuer dans les prés du domaine de M. Senéjoux.

Un couple de Belges assez âgés était venu se joindre à la famille. Il avait fui la Belgique au cours de l'avancée allemande, et était hébergé à La Chapelle dans l'attente de règlements l'autorisant à rejoindre son pays. Ils restèrent jusqu'en septembre, le mari tuant le temps à tenter de pêcher dans la Vézère.

Cependant l'automne était arrivé, avec ses pluies, ses soirées déjà très fraîches, ses arbres peu à peu dégarnis. Puis il y eut la rentrée des classes, et Michel fut scolarisé dans la petite école de Viam, située au-dessous de la Mairie. Elle était composée de deux classes, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons. L'intérieur était classique : trois rangées de pupitres noirs à deux places, chacune correspondant à un niveau d'instruction, les petits, en apprentissage de la lecture et de l'écriture, les moyens, qui se lançaient dans l'arithmétique, et les grands, dont les plus âgés préparaient le Certificat d'Etudes et la sortie de l'école primaire à 14 ans.

Michel écrit dans ses Mémoires intitulées « *L'enfant et les cannibales* » (à paraître) : « *Un seul instituteur tentait d'administrer tout cela, et il y arrivait ! Je n'ai pas souvenir de bavardages excessifs en classe, encore moins de chahuts : les baffes ou les oreilles tirées étaient des moyens suffisamment dissuasifs et très rarement utilisés. Je ne souviens pas de ce que j'ai appris, mais je m'y suis beaucoup plu. Je m'étais fait un bon copain, Jojou, le fils de M. Senéjoux... Nous faisons route vers l'école le plus souvent possible ensemble, bien sûr par le chemin des écoliers, environ un kilomètre de courses, maraudages, jeu de cache-cache, explorations diverses. Mais pas question d'arriver en retard : cela n'aurait pas été toléré. »*

Marguerite sa sœur n'a certainement pas beaucoup fréquenté l'école de Viam : elle avait alors 4 ans. Mais il en reste un souvenir car ses parents Ida et Iona ont légué à l'école les

livres de leur fille, après son décès dû à une leucémie, maladie incurable à cette époque. Voici ce qu'en dit Nicole Chalât dans l'ouvrage « *Viam en Millevaches raconte son passé* » publié sous la direction de Bernard Bouche par l'association « *Les Gens de Viam* », souvenir qui évoque la fille d'Ida et de Iona : « *L'école : 1952-1959 (...) La Bibliothèque. (...) Les livres étaient prêtés aux élèves de l'école. L'une d'entre nous tenait à jour le cahier de la bibliothèque Marguerite Rachel Rabinovitch 1937-1948. Les livres portaient presque tous ce tampon à l'encre violette. Nous savions qu'ils avaient appartenu à une petite fille morte à 11 ans de la leucémie et enterrée au cimetière. En souvenir d'elle, ses parents (Mme Rabinovitch est originaire de La Chapelle, famille Gorse-Meunier) avaient offert à l'école de Viam ses livres d'enfant et tous les ans ils en apportaient de nouveaux. C'est grâce à la générosité de Mme et M. Rabinovitch que beaucoup d'entre nous ont goûté au plaisir de la lecture, car chez nos parents il n'y avait pas de livres ! Vingt-cinq ans plus tard, après le décès de M. Rabinovitch, ce fut un véritable choc de lire, gravé sur la pierre tombale « En souvenir des parents, des frères, sœurs, nièces... tous tués par les nazis en 1943 » (il y a une erreur : c'est 1942 qu'il faut lire). Les enfants que nous étions alors ne soupçonnaient pas le drame horrible vécu par la famille de Marguerite Rachel. Nous savions que son frère avait été un temps, pendant la guerre, écolier de Viam. »*

Au début du printemps 1941, tous les habitants de la grande maison de La Chapelle étaient partis. Les Meunier sont allés à Moulins, où Antoine était inspecteur : il ne l'est pas resté longtemps, car il a préféré prendre une retraite anticipée plutôt que de signer le serment de fidélité à Pétain exigé de tout fonctionnaire. Ils emmenaient avec eux Charles Gorse, trop âgé pour vivre seul. Charles est décédé en 1942. Ses dernières paroles ont été : « *Marguerite, il est caché dans les bruyères !* » Il se croyait à la chasse au lièvre... Les Rabinovitch sont allés à Voiron (Isère) car Ida avait encore de nombreuses amies du temps du lycée de Grenoble. Ils y ont fondé un laboratoire, et Michel a repris ses études à l'école de Criel (un quartier de la commune de Voiron), un palais à côté de celle de Viam. Mais il est monté très vite de la classe des petits à celle des moyens, ce qui semble prouver qu'au point de vue de l'éducation, l'école de Viam n'avait rien à envier à celle de Criel. M. Meunier n'est revenu à La Chapelle qu'une fois pendant la guerre, pour aller voir ce qui se passait dans sa propriété. Il a appris qu'elle avait occasionnellement abrité des maquisards. Il faut souligner que rien n'y a été ni volé ni endommagé.

### Les massacres à l'Est



*Baranovitch, orthographié ici « Baranovichi », et les autres ghettos en Europe orientale envahie, 1941-42 (image publiée sur le site du United States Holocaust Memorial Museum)*

Après le traité de Munich de 1938, qui donnait à l'Allemagne la Bohême tchèque, Hitler, bien qu'ayant juré sur ses dieux teutoniques qu'il s'en tiendrait là, envahit toute la Tchécoslovaquie en mars 1939. Ensuite il conclut le 23 août avec l'URSS un pacte de non-agression prévoyant qu'en cas de guerre avec la Pologne toute la partie Est de ce pays reviendrait à la Russie. Le 1<sup>er</sup> septembre, il attaqua la Pologne, déclenchant ainsi la seconde guerre mondiale.

Il se trouve que Baranovitch était située dans la partie occupée par la Russie. La famille Rabinovitch a écrit à Iona de rares nouvelles sur cartes postales. L'une d'elle semble prouver que toute la famille, parents, filles mariées avec maris et enfants, vivaient alors à Baranovitch, sous occupation russe. Genia, qui avait été chassée de Prague par les Allemands, habitait Sosnovitch (Sosnowiec), à l'ouest de Cracovie (Kralow), sous occupation allemande.

On sait que l'Allemagne malgré tous les traités, attaqua la Russie le 22 juin 1941 et occupa la partie de la Pologne sous gouvernement russe. Après l'occupation de Sosnovitch par les Allemands, Genia a pu expédier en France une carte postale, datée du 29 juillet 1941. Elle est énigmatique car elle fait état de faits qu'elle savait pertinemment erronés. Elle prétend être contente ! Tout message était censuré, et le seul moyen qu'avait Genia pour communiquer à sa famille que ce qu'elle racontait était faux était de mentir sur des faits bien connus d'elle. Tous les Juifs de Sosnovitch, à l'ouest de Cracovie, ont été enfermés dans un ghetto à partir d'octobre 1941 et assassinés à Auschwitz au cours de l'année 1943. Pas de survivants connus.

Après l'occupation de Baranovitch par les Allemands, plus de nouvelles. Ce qu'on connaît du sort des 10 à 12 000 habitants juifs a été dévoilé grâce aux travaux de l'association judéo-chrétienne *Yahad-In unum* qui a étudié sur documents et sur le terrain ce que l'on a nommé *La Shoah par balles*. Leur extermination a été planifiée en trois *Aktion*, toutes au cours de l'année 1942, les cadavres ayant été jetés dans d'immenses fosses creusées dans les forêts environnantes. On peut citer ici le responsable nazi de la région de Baranovitch, Wilhelm Kube, qui écrit, fin juillet 1942 : « *Des mesures radicales restent encore à prendre pour Baranovitch et Gantsevitch. Il reste encore quelque 10 000 Juifs vivant dans la seule ville de Baranovitch, dont 9 000 seront liquidés le mois prochain.* » La plupart des criminels sont allemands (SS et Wehrmacht), mais pas tous : il y avait des supplétifs Biélorusses, Ukrainiens et Lituaniens. Cinq cent à six cents Juifs avaient réussi à s'échapper du ghetto de Baranovitch et avaient formé un groupe de résistants dont environ quatre cents ont survécu.

En résumé, Genia a probablement été assassinée à Auschwitz en 1943 ; le reste de la famille de Iona, soit Samuel Moïché, son père, Fania Dvora Wäiner sa mère, Dina sa sœur et Clara et son époux Lazare Brandel avec leur fille Rebecca (son fils Aron étant prisonnier de guerre en Suisse a été épargné), Léa et son époux Torczynski avec ses enfants, a été massacré en 1942. On ignore au cours de laquelle des trois *Aktion* la famille a été exterminée.

En ayant en tête ces massacres, donnons à nouveau la parole à Ida Rabinovitch en relevant de quelle façon elle s'exprime sur la question du peuple juif « *acculé à la mort* », dans les dix dernières pages de son ouvrage, déjà cité ci-dessus sur le psychisme ; on observe qu'elle ne fait aucune mention du projet largement accompli par les Nazis, visant à la « *La Destruction des Juifs d'Europe* » que l'historien Raul Hilberg a minutieusement analysée dans un ouvrage portant ce titre ; lorsqu'elle écrit sur cette question, en 1987, on est frappé par ce qui est comme un « oubli » de rappeler le projet nazi, oubli qui est peut-être lié à

l'impossibilité de mettre des mots sur cet « innommable », la Shoah : « (...) *un peuple, acculé à la mort, refuse de mourir il fouille au plus profond de son psychisme pour découvrir le mythe qui, seul, le rattachant à son passé, saura le rattacher à la vie (...)* ». Ida a laissé un carnet de notes (non publié) sur ses Mémoires. On peut constater qu'elle se tait toujours sur ce qui lui avait été le plus pénible : la mort de son grand-père, celle de sa fille, le massacre de la famille de son mari... Peut-être faut-il comparer ce mutisme à celui des témoins d'actions abominables commises sous leurs yeux : on ne peut plus parler de ce qui est l'horreur absolue. Rares ont été les gens qui, ayant réchappé à la Shoah, confiaient volontiers leurs souvenirs. Lorsque Claude Lanzmann dans son film « Shoah » interroge les témoins, qui pourtant ont été volontaires, on voit bien quelle torture pour eux a été leur témoignage.

On peut mettre ici en lumière un lien qui existe entre la Biélorussie et l'année 1942, d'une part, et, d'autre part, l'année 1944 et la Haute-Corrèze. On connaît le nom, et il s'agit d'August Meier, de l'un des nombreux bourreaux nazis, auteurs des massacres de masse, en 1942, en Ukraine et en Biélorussie. Meier est responsable d'un des *Einsatzgruppen* qui fusillèrent par milliers Juifs, Tziganes, responsables communistes, à Rovno par exemple, ville située à 400 km environ au Sud de Baranovitch.

On rencontre, deux ans après ces massacres, le même August Meier, à Limoges, où il est le chef de la Police de Sécurité de l'administration nazie pour une partie du Sud-Ouest. A ce titre, il est l'un des responsables des crimes perpétrés par la division Brehmer ; les soldats de cette unité agissent, en Dordogne et en Corrèze, principalement, comme un *Einsatzkommando* en lutte contre la Résistance. Ils fusillent, ou bien ils arrêtent pour les envoyer en déportation, des personnes prises en otage, et des Juifs, des hommes, des femmes, des enfants. En avril 1944, ces criminels se déplacent en Haute-Corrèze, allant à Lacelle, à Bugeat, à Tarnac, et dans d'autres bourgs et villages.

### **Liberté et joie de vivre à La Chapelle**



*La Chapelle, été 1946, dans le pré, au flanc de la maison. Au premier plan, de gauche à droite : Michel Rabinovitch, Antoine Meunier avec Jacques Dauphin à ses pieds, Jean-Claude Dauphin, Marguerite (Miguette) Rabinovitch, une amie. Au second plan, de gauche à droite : une amie derrière laquelle est caché Iona Rabinovitch, Andrée Dauphin née Meunier, Jean Dauphin et François son fils, une amie. En arrière-plan : Marguerite Meunier née Gorse, Ida Rabinovitch née Meunier (collection Michel Rabinovitch)*

La famille Rabinovitch n'a pu revenir à La Chapelle avant la fin de la Guerre. En 1945, les parents y restèrent quelques jours, et Michel et sa sœur pendant toute la durée des vacances scolaires, jusqu'à la rentrée d'Octobre, à Paris.

La maison de La Chapelle « n'avait rien perdu de son charme, ni le pré de son éclat » (paraphrase d'une expression célèbre dans « *Le mystère de la chambre jaune* » de Gaston Leroux), à ce détail près qu'Antoine avait fait refaire le plancher de la grande salle. L'eau courante n'existant pas encore (on a installé une pompe électrique un an après), Michel avait été promu porteur d'eau. Mais que de compensations à ce petit travail ! Voici ce qu'il écrit :

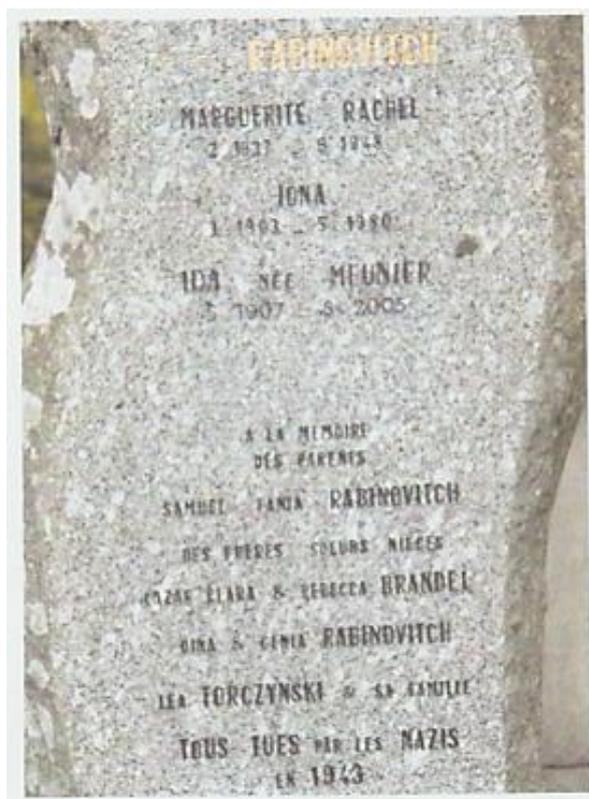
*« Au-dehors se trouvaient la liberté et l'aventure... Les expéditions à pied ne m'étaient pas interdites. Et il y en avait des coins à explorer ! D'abord la colline derrière la ferme de Lissajoux. Elle n'était pas bien grande ni bien haute, mais de là-haut, le matin, on entendait tous les bruits du village de Viam : meuglement des bœufs que l'on attelait au char, cris d'une jeune bergère qui gardait les vaches et appelait son chien : Mène-la, mène-la..., puis quand le chien avait bien rassemblé les vaches : Oh, ye ben, payé, payé... et elle lui donnait une bouchée de pain. Mais ce qui dominait le tout, c'étaient les bruits clairs de la forge de M. Ortavent, marteau sur métal : PAM PAM PAM PÂM, pam-pam... Ces bruits, sans doute millénaires, je les croyais éternels et les voilà disparus pour toujours. La forge est éteinte depuis quarante ans, bien qu'elle sente encore l'odeur funèbre de la cendre refroidie, et la maison du forgeron, qui était aussi l'agence postale, abrite désormais des chambres d'hôtes.*

*Sur l'autre colline, au bord de la route de Toy-Viam, pas plus haute que la première, on pouvait se perdre dans une jungle de fougères qui, pour n'être pas arborescentes, n'en étaient pas moins bien plus grandes que mon mètre quarante.*

*Enfin, il y avait le chemin de la Vézère... qui rejoignait la rivière... dans un endroit où, avant la mise en eau du barrage de Montceau-la-Virole elle était peu profonde, des blocs de granite affleurant l'eau un peu partout. Vers l'aval, un minuscule sentier longeait l'eau sur une petite distance, puis se perdait vite au milieu des fourrés... Il arriva parfois qu'une vipère redresse sa tête devant moi, me rappelant que même à un petit kilomètre de la maison le danger pouvait exister...*

*En septembre, la saison des champignons commençait. Il n'y avait à cette époque ni clôtures, ni barbelés, ni pancartes interdisant la cueillette des champignons. J'eus tôt fait de reconnaître les girolles et les cèpes. Peu à peu, grand-père et moi, nous découvrîmes les bons coins, certains cachés au fond des bois, d'autres en pleine vue, carrément en bord de route. Et nous pouvions en ramasser des paniers pleins dont grand-mère, lorsque nous avions des œufs, faisait des omelettes aux fines herbes dont je n'ai plus jamais retrouvé les semblables. »*

**Requiescant in pace, bénie soit leur mémoire, zikhronam librakha !**



*Viam, cimetière communal, stèle élevée sur la sépulture de Marguerite Rachel, de Iona, d'Ida (collection Michel Rabinovitch)*

Sur la commune de Viam, à mi-chemin entre le bourg, son église, sa mairie, et le lieu-dit La Chapelle, où a vécu la famille d'Ida et qui appartient encore à l'un des descendants de cette famille, on peut voir, dans le cimetière communal, une sépulture sur laquelle se dresse une stèle de granit. Au pied de la stèle, sur la gauche, il y a un banc de pierre, avec, écrit sur sa base, PASSANT, REPOSE-TOI ICI. On est invité à s'asseoir et à lire l'inscription gravée sur la stèle de granit qui se dresse, comme un menhir, sur cette sépulture. Les noms des personnes de la famille Rabinovitch qui y sont ensevelis sont inscrits :

Iona Rabinovitch, décédé en 1980 à Paris. Ida Charlotte Gabrielle Meunier, décédée le 7 août 2005 à Paris. Ils sont tous les deux ensevelis, avec leur fille Marguerite Rachel Rabinovitch décédée en 1948.

Plus bas, on lit les noms de ceux de leur famille qui ont été assassinés par les nazis en 1942, parce qu'ils étaient juifs. C'est une longue liste que l'on découvre sur la photo ci-dessus.

Iona et Ida ont laissé des écrits, publiés dans les années 1980 et 1990. Leur fils Michel a rédigé ses Mémoires d'enfance, intitulées *L'enfant et les cannibales*, à publier.

Iona, on l'a vu, a écrit ses souvenirs de jeunesse, publiés en 1991, intitulés *Images de la Révolution : Russie-Pologne, 1917-1927, Journal d'un étudiant*.

Ida, de son côté, a publié plusieurs livres, parmi lesquels on peut citer cet ouvrage, publié en 1987 : *Le psychisme une énergie fondamentale. Les bases du psychisme*.

Donnons une dernière fois la parole à Ida Rabinovitch, qui s'exprime sur son enfance, dans son ouvrage, cité ci-dessus, sur le psychisme ; et c'est, en fait, Ida Meunier que nous retrouvons dans ces deux phrases, où, venue d'un lointain passé, surgit la figure de son grand-père paternel, François Meunier. Originaire du Breuil, près de Meymac, François Meunier pratique un métier où l'on est souvent sur les routes, scieur de long, et il doit en imposer par sa taille de un mètre soixante-dix, dans des temps où la dureté de la vie fait que les Limousins sont, pour la plupart, plutôt petits. On découvre, dans les mots d'Ida Rabinovitch, la figure de l'aïeul, auréolée, pour la petite Ida, d'une sorte de gloire, nourrie par les poèmes qu'il écrivait, et par les histoires merveilleuses qu'il racontait à sa petite-fille :

*« Mon enfance : mon grand-père, assis sur un rocher, pensif, un cahier sur les genoux, un crayon à la main, totalement sourd aux appels de grand-mère... Il écrivait des vers.*

*Autre image de mon enfance, image auditive : j'écoutais inlassablement les contes délicieux, et effrayants à la fois, racontés par le même grand-père. »*

On a retrouvé l'un de ces cahiers, consacré essentiellement à la Grande Guerre. Voici comment il en raconte l'ouverture. Le poème date du 4 août 1914.

*Je ne puis plus parler, mon esprit est aride,  
L'horreur et la pitié rendent mon cœur rigide  
La guerre est déclarée !  
Et dans la vieille Europe tout le monde est en larmes  
Les vieillards, les enfants, ont déjà pris les armes  
Et le sang a coulé !  
Oh ! Mes pauvres enfants, espoir de mes vieux jours,  
Vous en étiez la joie, et l'espoir et l'amour.  
Qu'allez-vous devenir ?  
Vous êtes tous les deux dans la lutte effroyable,  
Que feront vos enfants, avenir pitoyable,  
Que sera l'avenir ?*

Mais la fin du cahier, qui coïncide avec la fin de la guerre, se termine sur une note humoristique :

*Je n'y vois plus, j'ai cassé mes lunettes ;  
C'est pour cela que mes vers sont boiteux,  
Et les idées n'y sont pas toujours nettes :  
La pauvre muse est souvent sabotée.*

Ida racontait souvent l'aventure peu banale que voici :

*« Elle se promenait avec son grand-père à la tombée de la nuit lorsque tout à coup elle vit dans une haie deux points lumineux qui semblaient la regarder. « Grand-père, qu'est-ce que c'est ? – C'est un loup » répondit tranquillement le grand-père. Alors Ida serra bien fort la main du grand-père : dans les histoires, les loups abondent, qui mangent les petits enfants. Mais le grand-père la rassura : « Les loups ne s'attaquent jamais aux petites filles qui sont avec leur grand-père ». Ida avait probablement vu le dernier loup de la Corrèze !*

Michel Rabinovitch, Rambouillet ; Pierre Gandois, Paris, Bugeat ; hiver 2018-2019